

"Le mythe de l'Indien ne vieillit pas"

Autor(en): **Rapaz, Jean-Marc / Derib**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2014)**

Heft 58

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831291>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Le mythe de l'Indien ne vieillit pas»

Yakari, vous connaissez bien sûr? Ce jeune Sioux et son fidèle poney, *Petit Tonnerre*, accompagnent les enfants dans leurs lectures âgé de... 70 ans: Derib.

On ressort incroyablement riche d'une rencontre avec Claude de Ribapierre, plus connu sous le nom de Derib. Riche, d'abord, comme sa carrière commencée il y a cinquante ans, à Bruxelles avec Peyo l'auteur des *Schtroumpfs*. Et dix ans plus tard arrivaient dans les librairies un petit Indien sioux âgé de 8 ans, Yakari, et son fidèle poney, *Petit Tonnerre*. Un duo qui a accompagné plusieurs générations, celles des 50 ans et plus, de leurs enfants et aujourd'hui de leurs petits-enfants. Traduit dans 20 pays, *Yakari* connaît d'ailleurs même un prolongement sur scène en Allemagne où une comédie musicale tourne depuis des années.

Travailleur infatigable – il dessine dix heures chaque jour dans la superbe maison construite par son père, juchée sur les hauts de la Riviera et cela sans relâche dans la semaine – Derib a encore assouvi sa passion de l'Amérique avec des séries aussi abouties que *Celui qui est né deux fois*, *Red Road* et *Buddy Longway*. Marrant, pour un type qui n'a jamais posé les pieds aux Etats-Unis!

Mais ce dynamique septuagénaire, accro de tennis, n'est pas riche que de son imagination. Il a aussi réalisé des bandes dessinées pour venir en aide aux jeunes en difficulté, dont la plus célèbre, *Ja*, pour la prévention du sida: 1,3 million d'albums ont été distribués à ce jour! Ont encore suivi *No limits* (prévention de la violence juvénile) puis *Pour toi Sandru* et *Dérappages* (prévention de la prostitution). Ensuite, s'il fallait encore en rajouter, le bonhomme partage évidemment avec Yakari l'amour de la nature et des animaux. Il a ainsi réalisé *Tu seras reine*, dédié aux fameuses vaches d'Hérens. Un album qui s'est vendu à 10 000 exemplaires en Valais, dont 1000 en patois évolénard! Et il s'apprête à récidiver avec les chevaux des Franches-Montagnes, tout en préparant un album-rétrospective de son œuvre, avec plein d'inédits. Vous l'avez compris, retraite ne fait pas partie de son vocabulaire. «Effectivement, je ne connais pas ce mot», confirme-t-il.

Quand on compulse l'impressionnante liste de vos activités, on a juste envie de vous demander comment ça va?

J'ai de la chance, un métier que j'aime et qui nous fait vivre, c'est un véritable privilège. Aujourd'hui, pourtant, c'est moins évident, tout va trop vite. A l'époque, une nouveauté était mise en



« On devrait bien arriver à vivre un jour en harmonie sur cette planète » Derib

avant durant plus d'un mois. Aujourd'hui, c'est à peine une semaine. Pour les jeunes auteurs, c'est vraiment difficile de se faire une place. C'est un peu comme au tennis, les 100 meilleurs vivent de leur art, les autres... Mais cela reste le plus beau métier du monde.

Pendant que vous avez pris de la bouteille, Yakari, lui, reste éternellement jeune. Vous n'avez jamais eu l'idée de le faire évoluer?

C'est un héros de bande dessinée classique, comme Tintin ou Lucky Luke. Les personnages ne changent pas. Cela dit, ce jeune Sioux évolue au fil des histoires

et de ses expériences, de ses rencontres avec les animaux.

Mais vous ne vous lassez pas de lui?

Non, l'important c'est de faire ce métier avec sincérité. Aujourd'hui, je domine mieux la technique, »

mais je suis toujours autant passionné. Et j'ai la chance de travailler à côté de ma femme Dominique, qui est aussi illustratrice. Je lui montre chacune de mes pages et elle me dit ce qui va, ce qui ne va pas. Cela fait trente-cinq ans qu'elle colorise mes albums.

Comment expliquez-vous que ce petit Amérindien ne soit jamais passé de mode?

Le mythe des Indiens ne vieillit pas. Et puis, c'est une histoire de famille. Souvent, une maman qui a lu, jeune, *Yakari* va le lire ensuite à ses enfants. C'est un classique qui s'adresse à un public jeune et qui défend des valeurs importantes, comme le respect de la nature, des animaux. En fait, ce sont les valeurs des Indiens de l'époque. Une anecdote parmi d'autres, un chaman qui avait découvert ma BD, avait déclaré que les jeunes Indiens d'aujourd'hui devraient la lire pour savoir qui ils sont!

Ce sont des valeurs importantes pour vous?

Aussi bien pour mon ami Job, qui est le scénariste, que pour moi. Nous avons toujours eu des animaux, j'ai encore des chats et pendant trente ans, j'ai possédé des chevaux. Mais ça ne m'amuse pas de monter maintenant, sur des chemins bétonnés.

Mais au fait, comment est né Yakari?

Sa première apparition dans mes tiroirs remonte en fait à cinquante ans en arrière. Je travaillais alors pour le compte de Peyo, en dessinant des Schtroumpfs. Le problème, c'est qu'il était déjà un homme d'affaires

suroccupé, qui ne venait à l'atelier que le soir. En attendant, durant la journée, on avait donc du temps pour des créations personnelles. Et il est né d'un seul coup.

Vous qui adorez les Indiens, vous n'êtes jamais allé aux Etats-Unis?

Non. Ça devait se faire et par deux fois, il y a eu un problème au dernier moment. J'avais un contact avec un *medecine man*, mais il est décédé. C'est comme ça, je ne tiens pas à y aller en touriste. Et puis, c'est vrai, je ne suis pas un obsédé du voyage, même si j'en fais, mais moins loin, en Valais ou dans le Jura. Cela dit, si mon fils travaille aujourd'hui avec moi, mes deux filles vivent actuellement à Chicago.

Abandonnons les Sioux. Vous avez consacré plusieurs bandes dessinées à l'aide des jeunes en difficulté. Pourquoi avez-vous ressenti le besoin de vous lancer dans cette action?

En fait, au début, je ne me sentais pas très concerné. Il y avait, à l'époque, le groupe Contact jeunesse de Lausanne qui se battait pour faire connaître ces problèmes liés à la toxicomanie et l'on s'y était dit: pourquoi pas une BD? J'y ai réfléchi, mes enfants étaient encore petits, je me suis dit qu'un jour, je devrais leur en parler. Et puis, j'ai aussi repensé au père Don Bosco du dessinateur Jijé, à l'appel de l'abbé Pierre de 1954. Je me suis dit que, peut-être, on pourrait créer un dialogue avec les jeunes par le biais d'une BD. Mais il fallait pouvoir la distribuer en l'offrant par l'intermédiaire des écoles. On a donc monté une fondation et on a eu des appuis formidables, comme ceux des équipes de France et de Suisse de Coupe Davis. Hlasek, Rosset, Noah, Leconte: ils ont tous participé à des soirées exhibitions au profit de la fondation.

Ce fut parfois difficile?

Pour terminer *Jo*, j'avais besoin de photos de malades en fin de vie. J'ai téléphoné à un de mes répondants et il m'a dit de venir voir directement une jeune fille de 16 ans que j'avais rencontrée au début de la BD. Je lui ai répondu: «O.K., je dois filer à Paris pour un jour et je reviens la voir». Il m'a dit: «Non, viens tout de suite...» J'y suis allé, je me suis retrouvé face à une jeune femme avec un corps brisé par la maladie, c'était très fort, très émouvant.

Quand vous jetez un regard sur la génération d'aujourd'hui, que pensez-vous?

Que dire bonjour et au revoir n'est pas évident! Cela dit, grâce à ces bandes dessinées, j'ai eu des contacts avec près de 10 000 jeunes, dont une grande proportion de filles. Et j'ai rencontré des jeunes gens formidables. Un jour, trois d'entre elles sont même venues chez moi pour m'expliquer la pression qu'elles subissaient à l'école, sur la sexualité d'aujourd'hui où il semble admis d'avoir de multiples partenaires. J'ai pu



Derib, tout jeune, alors qu'il dessinait des Schtroumpfs pour le compte de Peyo à Bruxelles.



Corinne Cuendat

France 2

Dans son atelier encombré de souvenirs et d'objets en lien avec les animaux et la BD, Derib peut contempler l'évolution graphique de son personnage fétiche en observant les couvertures du premier et du dernier albums.

les rassurer, fort peut-être de mon mariage qui dure depuis trente-cinq ans.

Effectivement, vous croyez très fort à certaines valeurs, comme le mariage?

Oui, tout jeune déjà, je ne comprenais pas l'intérêt qu'il y avait à courir après les filles. Moi, je voulais rencontrer une partenaire pour la vie, mon âme sœur. Dominique devait être comme ça aussi. Elle m'a découvert lorsque ma photo a paru un jour dans *Tintin*. En voyant ce portrait, elle a dit à sa mère: ce sera lui ou le couvent! Je pense qu'un être humain devient totalement humain lorsqu'il a la chance de rencontrer son partenaire! C'est essentiel, ensuite la famille suit. Là aussi, j'estime que les gens qui n'ont pas d'enfant passent à côté d'une expérience capitale. On doit se montrer à la hauteur, être là pour eux. Quand ils étaient encore petits et à la maison, je me suis toujours refusé à fermer la porte de mon bureau. Et ils pouvaient venir vers moi quand ils le désiraient.

A l'inverse, pensez-vous que les personnes âgées ont la place qu'elles méritent dans notre société?

Difficile à dire. Dans quelque temps, je serai une personne âgée, mais pour l'heure, dans ma tête, j'ai 25 ans. Quand je vois mon reflet dans une vitre, je suis d'ailleurs toujours surpris de voir une personne qui

ne me semble pas être moi. Voilà, en fait, je pense que les jeunes ont de la peine à voir les personnes âgées telles qu'elles sont réellement. Il faudrait qu'ils aient le courage de parler un peu plus aux anciens pour s'en rendre compte.

La mort, ça vous fait peur?

Je m'entretiens plutôt bien, je ne fume pas, bois une bouteille par semaine avec ma femme, parfois un peu plus dans les festivals, et je joue au tennis. Cela dit, je l'accepte, même si ce sera toujours une déchirure, angoissante, parce qu'on ne sait pas comment va se dérouler le passage. Mais si on n'accepte pas l'idée de la mort, il manque quelque chose dans notre vie. Personnellement, oui, je suis totalement croyant. Pas forcément rattaché à une Eglise, mais je sais que nous sommes là pour une raison valable. Le but, c'est que l'humanité arrive à se dépasser. On devrait bien arriver à vivre un jour en harmonie sur cette planète.

Propos recueillis par Jean-Marc Rapaz

Yakari et la tueuse des mers, Editions du Lombard

